

*Guillaume Tell*, opéra en quatre actes  
livret d'Étienne de Jouy et Hippolyte Bis  
avec la participation d'Armand Marrast et Adolphe Crémieux  
d'après la tragédie de Schiller  
Reims, la Comédie, salle A. Malraux, 26 octobre 1997.

L'occasion d'entendre la version française - voire italienne - du dernier opéra de Rossini est suffisamment rare pour se réjouir de celle qui nous est donnée grâce à l'Opéra Royal de Wallonie dont la production est montrée à Reims. Ce plaisir se double toutefois d'inquiétudes diverses, car l'ouvrage, créé à la Salle Le Peletier le 3 août 1829, s'inscrit dans la tradition du grand opéra et répond à une esthétique visuelle et vocale qu'il est rare de retrouver aujourd'hui. Cela suppose souvent des moyens diversifiés qu'un théâtre doit prendre en compte s'il ne veut pas se fourvoyer dans une aventure risquée et périlleuse. Disons-le tout de suite, cette production est décevante sur bien des points. Commençons par évoquer la mise en scène. Des travaux de réfection de l'opéra ont amené le directeur général, Jean-Louis Grinda, à transférer le spectacle à la Comédie, mais cela a rendu impossible l'implantation complète des décors de William Orlandi. On pourrait *a priori* se montrer indulgent, mais les décors sont laids, et toutes les excuses ne suffiraient pas à leur ôter cette laideur. Ne valait-il pas mieux, dans ces conditions, donner l'ouvrage dans une version de concert ? Cette solution paraît encore plus judicieuse quand on a pu apprécier le statisme des chanteurs durant tout le spectacle, chacun se plantant sur un coin de scène et n'en bougeant pas avant la fin d'un air ou d'un ensemble. On peut légitimement se demander si la nouvelle implantation scénique est entièrement responsable de cet état de fait. Comme si cela ne suffisait pas, Richard Cowan qui interprétait le rôle éponyme a dû quitter précipitamment la production pour des raisons médicales. Il a donc fallu trouver à la hâte un remplaçant : c'est le baryton français, Philippe Rouillon, qui s'acquitte de cette redoutable gageure d'apprendre ce rôle en quelques jours. Faute de pouvoir le jouer scéniquement, il reste sur l'angle gauche de la scène pour le chanter devant un pupitre, tandis qu'évolue une doublure muette particulièrement embarrassée qui se demanche manifestement ce qu'elle fait là : nous aussi.

Fermons donc les yeux pour essayer d'apprécier les chanteurs. L'oreille n'est malheureusement pas toujours à la fête. Parmi les femmes, il faut éliminer Mariana Cioromilla parfaitement inadaptée au rôle d'Hedwige : certes il s'agit d'un rôle très secondaire, mais comme il est très mal chanté, ce sont autant de mesures vocales de trop. En revanche Rosella Ragatzu possède un beau timbre et incarne une pathétique et digne Mathilde. Quant à Inge Dreisig, elle donne vie au fils de Guillaume ; la voix passe bien la rampe et sait dominer les ensembles. Le soprano danois s'acquitte plutôt bien de ce rôle, avec des aigus élégants qui m'ont rappelé son interprétation d'Anna dans *la Dame blanche* de Tours et Saint-Étienne (janvier et mars 1997). Parmi les hommes il faut saluer la prestation de Philippe Rouillon dans le rôle de Guillaume : sa voix, belle, puissante, rend avec de très belles nuances tous les sentiments du personnage. Son air "Reste immobile" était particulièrement émouvant. Je souhaite à ce chanteur français d'avoir de nouveau l'occasion d'interpréter ce rôle très intéressant, mais dans des conditions meilleures. Wojtek Smilek, qui interprète le rôle de Walter Fürst m'a une fois encore impressionné : quelle voix et quelle prestance ! En revanche, comment a-t-on pu distribuer le rôle d'Arnold à Jean-Luc Viala ? N'existe-t-il aucun ténor capable de le chanter ? Je me souviens de l'avoir entendu à l'Opéra Garnier de Paris dans le rôle d'Almaviva ; c'était en juin 1992. Le ténor était incapable de chanter toutes les notes, et le public l'avait généreusement conspué. Aujourd'hui, ce n'est guère mieux, malgré des interprétations plus convaincantes d'Aménophis, par exemple (Festival de Saint-Denis, 28 juin 1991). Ce rôle dramatique ne lui est manifestement pas destiné, car il est trop lourd pour sa voix, souvent inaudible, incapable de passer la rampe malgré la bonne acoustique du théâtre. J.-L. Viala est souvent obligé de crier, quitte à saboter, au deuxième acte, le splendide duo avec Mathilde ; cela est d'autant plus rageant que sa partenaire propose un chant d'une grande beauté au même moment. Oubliions son grand air qui ouvre le dernier acte : c'est un non-sens. Les notes sont ratées, les aigus sont tendus et faux, et il arrive même qu'on ne comprenne pas tout ce qu'il chante tant l'articulation est mauvaise ; et pourtant que de coupures pour permettre à ce chanteur français de s'en sortir honorablement ! Du reste de la distribution, soit simplement honnête, soit fade et sans relief, je ne retiendrai que le pêcheur de Jean-Luc Maurette, même si sa voix manque un peu de velouté. Par chance, c'est le grand chef italien, Alberto Zedda, qui dirigeait dans la fosse. Quelle jeunesse et quelle énergie ! Sa direction de l'ouverture a été, par exemple, tout bonnement jubilatoire et magistrale. Et c'est avec la même fougue, la même passion qu'A. Zedda a dirigé durant tout le spectacle. De ce point de vue, ce fut une grande leçon, du grand art. Et on lui sait gré d'avoir supprimé quelques coupures, même si d'autres se sont montrées plus ou moins judicieuses ou inévitables, faute en particulier de disposer d'un corps de ballet.